

faites pendre vingt malheureux qui n'en peuvent rien... Ah! retirez-vous de ma présence : il me semble vous voir taché de sang et entendre les cris de vos victimes.

« Quant à vous, messeigneurs, tranquillisez-vous ; les Juifs, accusés du meurtre de l'enfant, seront jugés par un tribunal extraordinaire avec toute la solennité qu'exige un fait aussi grave.

— Sire, le tribunal sera composé des évêques, n'est-ce pas ? demanda le prêtre Martin. C'est Dieu même qui est outragé ; c'est à ses serviteurs qu'appartient le droit de le venger.

— Non, non, prêtre Martin, si Dieu seul avait été offensé, je laisserais à Dieu le soin de se faire justice. Mais il y a ici un cadavre ; un crime qui appelle la justice humaine en même temps que la justice divine. C'est pourquoi je nommerai un tribunal ; le cas-

tellan de Krakovie le présidera, et je désignerai les juges parmi les bons bourgeois de ma capitale. Messeigneurs, vous pouvez vous retirer.

Kasimir, indigné, se promenait dans la salle, la tête baissée et les mains croisées derrière le dos. Les nobles et les prêtres échangeaient mystérieusement des signes de colère et de menace.

— Prêtre Martin, dit le pan de Wola dans l'antichambre, tout en s'enveloppant de son manteau, jeudi prochain, dans la soirée, il y a fête chez moi ; j'espère que vous y viendrez, vous et vos amis.

— Il suffit... Nous y serons.

— C'est bien... A jeudi au soir.

— A jeudi !

Et tous deux jetèrent de loin à Kasimir un regard où respiraient la haine et la vengeance.

— Sais-tu que tu m'as rendu un grand service, disait Rokiczana, assise sur un large fauteuil, à Ben-Joseph, tandis qu'il la coiffait dans un salon voisin de la salle où le roi donnait son audience. Ta pommade est vraiment merveilleuse....; mes cheveux ne tombent plus et commencent à pousser.... Vraiment, je t'aimerais bien si tu n'étais pas Juif... C'est que, vois-tu, le roi est amoureux de mes cheveux; et je craindrais, en les perdant, qu'il ne cessât de m'aimer.

Rokiczana, ce jour-là, était triste et mélancolique.

— Soyez tranquille, noble dame, répondit Ben-Joseph; vos cheveux ne courent plus le risque de tomber et deviendront plus beaux et plus forts qu'auparavant. Mais prenez garde de vous tourmenter ou vous chagriner, car la pommade perdrait sa vertu, et tous mes efforts pour conserver

vos cheveux deviendraient inutiles. Mais, bah! je suis fou; quels chagrins, quels tourments pourrait avoir une dame puissante qui voit à ses genoux le meilleur et le plus grand des rois?

Rokiczana soupira.

Un moment de silence succéda à ces paroles, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'elle demanda :

— Connais-tu les Juifs qui ont immolé l'enfant chrétien?

— Non, madame.

— Tu n'as pas vu la Juive arrêtée?

— Si, je l'ai vue tandis qu'on la conduisait en prison.

— Est-elle belle?

Le soupir échappé à Rokiczana et le tremblement de sa voix en proférant ces paroles excitèrent au plus haut degré l'intérêt et la curiosité du colporteur.

Il s'était introduit auprès de la maîtresse du roi, dans l'espoir vague d'obtenir quelques renseignements sur le sort d'Esterka, et c'était Rokiczana elle-même qui allait au devant de sa sollicitude et le questionnait. D'où peut venir sa propre curiosité ? pourquoi l'inquiétude qu'elle manifeste sur la beauté de la Juive ? Mille sentiments agitent Ben-Joseph ; mais il sait se maîtriser, et répond avec indifférence.

— Si elle est belle..., mais, en vérité, je ne sais trop... ; elle n'est pas mal pour une Juive.

— Ce n'est donc pas une rare beauté ? Elle n'a rien d'extraordinaire, de frappant ?

— Rien, madame.

Après un moment de silence, Ben-Joseph, décidé à pénétrer la pensée de Rokiczana, ajouta :

— Cependant ceux qui ont remarqué la

compassion de Kasimir pour cette malheureuse prétendent que le roi paraissait aussi touché de ses attraits que de ses larmes.

— On l'a remarqué, répéta Rokiczana, et, se détournant pour cacher sa douleur, elle resta pensive. Le colporteur ne douta plus qu'Esterka n'eût fait une vive impression sur Kasimir, et que Rokiczana n'en fût inquiète et jalouse. Afin d'attirer sa confiance et découvrir ce qui s'était passé, il continua à parler d'Esterka avec froideur ; selon lui, sa tournure était disgracieuse, ses traits n'avaient point de délicatesse ; on reconnaissait de suite, dans ses gestes et ses discours, une femme sans éducation, qui n'avait jamais quitté sa pauvre cabane.

Ce langage plaisait à Rokiczana et la tranquillisait visiblement. Elle résolut de récompenser un homme qui avait su préserver le plus bel ornement de sa beauté,

et qui parlait avec dédain d'une femme qui plaisait à Kasimir.

— Écoute, dit-elle à Ben-Joseph, tu n'es pas comme les autres Juifs ; tu es bon, actif, désintéressé ; je veux te sauver. Prends ce médaillon, tu n'as qu'à le présenter au castellan du palais, et il te laissera pénétrer dans l'intérieur à toute heure du jour et de la nuit. Tu sais que le château royal est un lieu d'asile, et qu'une fois entré dans la cour de notre résidence, tu es à l'abri de tout danger.

— Quel danger pourrait me menacer ? dit Ben-Joseph avec étonnement. Je n'ai fait aucun mal ; je vis de mon travail et de mon industrie.

— Je le sais... Mais c'est le roi qui t'expose, toi et ta race...

— Le roi ! Kasimir !... un roi si bon et si juste !

— Trop bon, trop indulgent !... C'est en voulant sauver les coupables, les assassins, qu'il pousse au désespoir le clergé et le peuple.

— Mais que peuvent-ils faire si le roi nous soutient ?

— Ah ! ce qu'ils peuvent faire ! infliger pendant la nuit le supplice que le roi refuse d'ordonner à la clarté du jour ; et des milliers de victimes enveloppées dans la vengeance populaire paieront pour l'impunité de deux coupables.

— Madame..., c'est impossible ; reprenez ce médaillon, je ne pense pas en avoir jamais besoin.

— Garde-le, il te sera nécessaire, et plus tôt que tu ne le crois.

Ben-Joseph crut deviner, dans le ton affirmatif de ces paroles, que Rokiczana était complice d'une affreuse conspiration qui

devait envelopper sa rivale dans la ruine de tous les Juifs. Toutefois il voulut se convaincre et ne conserver aucun doute.

— Je vous remercie, noble dame, de l'exception que vous voulez bien faire, parmi ma race, d'un pauvre diable comme moi; mais comment se fait-il que le roi épargne les coupables? Si ces Juifs emprisonnés ont assassiné un enfant, pourquoi ne pas les brûler, les écarteler?

— C'est ce que j'ai dit à Kasimir; je l'ai supplié au nom du bien public, je lui ai répété les paroles mêmes de mon confesseur : qu'il s'aliénera le clergé, les seigneurs et toute la nation; mais rien n'y a fait, absolument rien. Il s'est toujours retranché à me répondre qu'il préfère perdre la couronne et la vie que d'immoler un innocent....; car il s'opiniâtre à croire à leur innocence. Nul

doute, cette Juive a jeté un sort sur le monarque.

Il ne parle que d'elle, il en est sans cesse occupé; il a passé toute la nuit à l'interroger ainsi que son père, et, contre l'usage, au lieu de renvoyer la coupable en prison, il lui a assigné une chambre au palais. Le nonce du pape a appris cette étrange conduite, tout le clergé en est indigné, et tandis que Kasimir pense ainsi sauver les assassins, la hache est suspendue sur toute la race. Cette criminelle Juive, en s'apercevant de l'influence qu'elle exerce sur le roi, est devenue d'une singulière exigence; elle ne veut ni boire, ni manger, prétendant que la nourriture qu'on lui offre est impure. Le faible Kasimir voulait que j'envoyasse chercher un Juif pour qu'il lui apportât la Bible qu'elle demande et des aliments préparés selon la loi...; mais j'ai refusé avec

indignation ; ce n'est pas moi qui l'aiderai à protéger les meurtriers.

— Et si par hasard les accusés étaient innocents !

— Non, non, répliqua vivement Rokiczana, ils sont convaincus, ils sont coupables.

Que de pensées, que de sentiments se pressaient dans l'âme agitée de Ben-Joseph ! Il apprend la compassion, les soins, peut-être l'amour que porte Kasimir à Esterka... ; en même temps lui est révélé le complot qui menace tous ses frères...., et il voit la jalousie et la haine de Rokiczana, instrument des prêtres qui influent sur elle par son confesseur. L'amour, la haine, l'espoir, la crainte, toutes les passions à la fois se succèdent, se réunissent dans Ben-Joseph ; son cœur bat, sa tête brûle, tout son être est profondément remué, et cependant il doit

continuer à coiffer paisiblement Rokiczana, à donner le tour le plus gracieux à la chevelure que Kasimir nomme le plus bel ornement de la plus belle des femmes : semblable, dans son agitation intérieure recouverte d'un calme apparent, au volcan dont la cime est chargée de glaces, tandis que ses entrailles sont dévorées par les flammes.

Il ne pouvait douter que Rokiczana, pour immoler celle en qui elle redoute une rivale, ne serait l'instrument docile des prêtres. Il voyait en même temps que sa puissance ne dépendait que de la faveur de Kasimir, et que ce dernier n'aimait en elle que sa beauté..... Tu ne perdras pas mon Esterka, se dit-il tout bas, pensant qu'il avait le pouvoir d'enlaidir celle qui tramait sa perte... ; et sans aucun mouvement qui pût le trahir, avec calme et sang-froid, il changea la pommade qui conservait les cheveux en

une pommade qui les faisait tomber.

— Vous avez mal fait, ajouta-t-il, noble dame, de refuser au roi le service qu'il vous a demandé. Sa Majesté aura vingt autres personnes pour lui amener un Juif, tandis que, si vous m'eussiez désigné, j'aurais pu vous tenir au courant de tout ce qui se passerait....; j'aurais été votre œil et votre bras....; vous savez comme je vous suis dévoué.....

— Tu as raison.....; mais rien n'est perdu....; n'est-ce pas, tu me diras tout?

— Tout.

— Tu feras tout ce que je voudrai.....

— Oui, madame.

— Ben-Joseph, Ben-Joseph, je te rendrai riche et puissant.

— Rokiczana, Rokiczana, murmura Ben-Joseph, tu as juré la perte d'Esterka, je te ferai laide et misérable.

CHAPITRE X.

UN PAYSAN.

Rokiczana se hâta de conduire Ben-Joseph auprès du roi, heureuse de satisfaire à la volonté du monarque en même temps qu'elle plaçait auprès de lui un homme qu'elle croyait tout dévoué à sa propre personne; mais elle dut attendre; le roi était occupé.

Kasimir, indigné contre le pan de Wola et le prêtre Martin, avait fait appeler un de ses conseillers intimes, Jacques de Melchlin, sei-